



Patrick Le Sage

Le
Journal
d'un
Maître

Tabou

Patrick LE SAGE

Le Journal d'un Maître

Récit

TABOU ÉDITIONS
91490 Milly-la-Forêt, France

© 2013 Tabou Éditions, tous droits réservés

1.1500.CPI.11/12

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

TABOU ÉDITIONS est une marque éditoriale des Éditions de l'Éveil.

Imprimé en France par CPI Frimin-Didot

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2013

ISBN : 978-2-36326-003-1

*Qu'est-ce que c'est une femme ?
Pour la définir, il faudrait la connaître ;
nous pouvons aujourd'hui en commencer
la définition, mais je soutiens qu'on n'en
verra le bout qu'à la fin du monde.*

— Marivaux

Des fantasmes
à la réalité

Dans les rues, les cafés, les cinés, les aéroports, les gares, le métro, nous croisons, tout au long des journées, des hommes et des femmes qui nous paraissent exactement semblables à nous.

Ils ont à peu près nos vêtements, nos visages, ils habitent les mêmes quartiers, ils lisent les mêmes journaux, ils suivent les mêmes émissions de télé, ils emploient les mêmes mots que nous.

Certains de ces humains, cependant, ont des vies bien différentes des nôtres !

Certains de ces hommes, en effet, sont tenus par certaines de ces femmes pour leur maître, certaines de ces femmes se tiennent pour leurs soumises, parfois même leurs esclaves.

Il y a aussi, c'est vrai, dans nos grandes villes, des femmes qui sont des « maîtresses », sinon des « maîtresses professionnelles », généralement connues sous le nom de « Domina », femmes ayant souvent des esclaves hommes, mais il semble que la relation d'une femme dominante à un homme soumis soit – comment dire ? – par la force des choses (si intense ou cruelle qu'elle paraisse) différente de celle qui peut exister entre le maître et la soumise.

Le maître a fréquemment non pas une, mais des soumises.

En apparence, on l'a dit, ces femmes sont exactement comme les autres: elles peuvent être ou non mariées, elles n'habitent pas forcément la ville où habite leur maître – dans ce livre, Paris –, elles peuvent habiter la province, l'étranger – tel ou tel pays proche, souvent –, elles prennent la route, le train, l'avion, et vont secrètement au rendez-vous qui leur a été donné pour s'y livrer.

« Se livrer » : deux mots. On se doute, peut-être – ou plutôt non : on ne se doute pas, c'est à peu près certain – de ce qui peut être signifié par ces mots laconiques lorsqu'il s'agit pour la soumise, ou l'esclave, de se livrer à son maître, ou aux amis de son maître.

Le document qu'on va lire relate cela.

Il le relate de la manière la plus simple. Un journal où rien n'a été embelli, enjolivé. Celui qui l'a tenu (et dont le nom, bien sûr, n'aurait pas pu être inventé) décrit les choses telles qu'elles se sont passées.

C'est un homme solide, d'une cinquantaine d'années, d'apparence paisible, ne manquant pas d'humour.

Il y a quelques semaines, je proposai à cet homme souriant, avec qui je m'étais aimablement entretenu deux ou trois fois, de conduire chez lui une jeune fille que j'aimais, à qui je tenais comme à la prunelle de mes yeux, qui m'avait fait certaines confidences sur sa vie, m'apprenant qu'il lui arrivait, elle aussi, de se soumettre; une jeune fille que j'avais eu l'occasion de conduire, sans la quitter, chez des gens qui l'avaient sévèrement traitée, et qu'ainsi, pour une seule soirée, à condition qu'il n'y eût pas d'action sexuelle sur elle – mais tout le reste, oui – elle acceptait d'avance ce qui lui serait demandé.

« Mais, me dit Patrick Le Sage, lorsque je domine quelqu'un, je m'interdis toute excitation sexuelle ! C'est une affaire d'esprit, entre cette femme et moi. »

Je comprends très bien cela. Il me précisa toutefois que cette règle ne s'appliquait pas à tous ses amis hommes : il organisait, chez lui, des soirées de divers genres.

La semaine suivante, dans une partie de ce vaste ensemble souterrain – deux niveaux de caves, assez étonnamment aménagées –, il devait recevoir quelques soumises. Nous prîmes date.

On sait sans doute qu'il y a, au nombre des renommés « dominateurs » qui, quasiment chaque soir, exercent leur art dans

Paris, un pourcentage d'hommes sombres, d'esprit vengeur, qui semblent habités, à l'égard de la femme, d'on ne sait quel ressentiment; et d'autres qui paraissent curieusement fragiles, prêts, comment dire, à tourner casaque.

Patrick Le Sage n'a rien à voir avec ceux-là.

Il a sa vérité en lui. En toutes circonstances, il reste égal à lui-même.

Est-il besoin de préciser que, dans un milieu où le tutoiement est facile, la grossièreté banale, il dit « vous » à celles qu'il domine, la violence n'empêchant pas la politesse. Les femmes lui disent non « maître » mais « monsieur » – lorsqu'elles sont autorisées à lui parler.

Il ne prétend pas en effet être directement le maître des nombreuses soumises qu'il peut être appelé à rencontrer. Il se contente simplement, pour ne pas dire modestement, car il ne tire aucun orgueil de la manière dont il vit, de jouer ce rôle à la place des hommes qui le tiennent en grande estime et qui, ne pouvant, ne voulant, ou ne sachant comment exercer cette domination sur la femme qu'ils aiment, et qui les aime, lui demandent de le faire à leur place.

Là est évidemment le cœur du problème: si l'esprit joue, le corps ne joue pas. Il arrive qu'on entende des soupirs, mais aussi des cris, des cris déchirants dans les sous-sols de M. Le Sage.

Au jour dit, un vendredi en fin d'après-midi, je conduisis donc la jeune fille que j'aimais devant cette porte banale d'une rue passante. Nous entrâmes dans une courette, encore plus banale, où deux ou trois vélos étaient déposés contre les murs, le sol étant fait de pavages – on est dans des lieux très anciens. Aux étages, des fenêtres étaient allumées, des gens vivaient là leur vie quotidienne.

Tout à fait à droite, dans l'angle, était une porte de fer, simple, peinte en gris, sans poignée, au-dessus de laquelle était fixée une petite caméra, quasiment invisible; on entrait dans son faisceau si l'on approchait de la porte. Il fallait arriver à 19 h 30, il était l'heure, à la minute près.

Cette amie, grande, mince, au visage à la fois ascétique et ironique, était, comme on le lui avait demandé, vêtue de noir, blouson, corsage, jupe. Dans ma voiture, elle avait enlevé ses baskets, et mis des escarpins vernis à hauts talons (la seule paire qu'elle eût) tenant à la cheville par une bride. Elle portait des bas noirs très fins, sans couture, qui tenaient aux cuisses par une bande de dentelle élastique. Je savais qu'elle portait sous son corsage un serre-taille noir très serré. Ayant peu de poitrine, mais très jolie, elle ne mettait jamais de soutien-gorge. Elle portait ce soir-là un string noir, et elle était toujours absolument épilée.

Patrick Le Sage m'avait dit que toute femme qu'il était appelé à recevoir devrait être jeune et belle. Il m'avait montré des dizaines, ou plutôt des centaines de photos qu'il avait prises de ses soumises ; je partageais assez cette passion de l'image, j'avais beaucoup photographié celle que je lui amenais et, dût la modestie de cette amie en souffrir (de femme à femme, on se considère souvent comme un simple corps, parmi des milliers d'autres, quelque chose fait d'un peu d'os et de viande, entassés au hasard et il n'y a entre elles aucune vanité, elles abandonnent le sentiment esthétique aux mâles), je savais qu'elle conviendrait très bien là où elle allait.

On avait demandé qu'elle eût autour du cou une écharpe noire dont je pourrais lui bander les yeux au moment où je sonnerais. Ce moment était venu. Patrick Le Sage m'avait dit : « Bande-lui les yeux, et tu pourras bien sûr descendre avec elle », mais elle m'avait dit : « Non, vous me laisserez là, puisque je ne connais ni les gens, ni l'endroit, ce sera plus terrible. »

Nous étions à la porte. Il y eut un faible frémissement. Je compris que la caméra enregistrait. La jeune fille me confia son sac à main, enleva son écharpe. Je la lui nouai étroitement autour des yeux, laissant libre la moitié du visage, et je sonnai. Je lui donnai un léger baiser sur les cheveux, mais elle n'y prêta pas attention. Elle s'était

tournée vers la porte, bien droite, les jambes non jointes, les bras le long du corps, la tête légèrement baissée. Elle attendait.

Je fis dans la cour les quelques mètres qui me séparaient de l'entrée et, au moment de reprendre le couloir qui me conduisait dans la rue, je me retournai. Je vis que la porte s'entrouvrait, une main apparut vivement, qui saisit une des mains de la jeune fille et l'entraîna en avant. La porte se referma.

À cent mètres, un café. J'avais une heure à attendre. Je commandai une bouteille de côtes-du-rhône bien fraîche, et j'attendis.

La jeune fille devait me dire, par la suite: « Une main de femme prit ma main droite, me tira vivement en avant, cette femme me dit:

« Faites attention, maintenant ! Tenez-vous à la corde avec l'autre main. »

Il faisait presque froid. Je compris que j'avais à descendre les marches étroites d'un escalier en colimaçon. La femme me précédait. De la main gauche, je me cramponnais à un cordage.

On arriva à un palier. Je franchis une épaisse tenture. Il faisait bon. En sourdine, on entendait de la musique sacrée – chants grégoriens. Il y avait des voix d'hommes et de femmes. La femme me dit de me mettre nue. J'enlevai même mon serre-taille. Je gardai mon string, mes bas, mes escarpins. On prenait mes vêtements au fur et à mesure que je les enlevais. On me demanda si j'avais un sac. Non. On lia un bandeau supplémentaire sur celui que j'avais déjà. J'étais vraiment dans le noir absolu, chose dont j'ai horreur. Des mains touchèrent mes seins, mes fesses, mon sexe. On me demanda si je voulais une coupe de champagne. Non. « Allez, on y va », me dit la même femme.

De nouveau l'escalier de pierre, le froid, une tenture, la chaleur, le bruit que faisaient plusieurs personnes, la musique de fond, mais surtout des halètements, des cris. On se saisit de moi, on m'écarta les

bras et les jambes, je sentis qu'on m'attachait sur une croix de Saint-André, à côté de moi une femme gémissait, on me fouetta les seins, et brusquement, on m'enfonça un objet électrique dans le sexe.

Une heure après, je revins. Je descendis immédiatement au sous-sol. Il y faisait très chaud. Cris de femme. Je ne retrouvai pas immédiatement mon amie car on avait fait basculer l'instrument sur lequel on l'avait attachée, elle était maintenant la tête en bas, les jambes écartées, le sexe à hauteur du visage. À deux pas d'elle, une femme blonde, n'ayant pour vêtement qu'un serre-taille rouge, était suspendue en l'air, les poignets liés à un cercle de fer. Une barre tenait ses jambes largement écartées. Le maître, penché sur elle, guidait patiemment une des aides, femme longiligne, blonde elle aussi, très jolie, vêtue d'un corset laissant les seins libres, rouge comme le serre-taille de la femme suspendue, et qui lui enfonça, d'abord doucement, puis vivement, une sorte de tige électrique dans le sexe. Cette femme hurla.

À ce cri, mon amie secoua la tête, qu'elle avait au ras du plancher, je regardai Patrick Le Sage, il fit signe que l'on détache mon amie, la croix de Saint-André bascula dans le bon sens, quelqu'un défit les bracelets de cuir qui maintenaient la jeune fille par les poignets et les chevilles, et, la tenant par le bras, on lui fit faire quatre pas, qu'elle exécuta comme hébétée, pour aller s'allonger de tout son long sur un cheval-d'arçons recouvert d'une carapace de cuir, où elle s'étendit, le cul aussi haut que la tête, les bras pendants, ses longues jambes écartées. Patrick Le Sage montra alors de la main un des tas de cordes, qui étaient posées à côté, me faisant signe que je pouvais l'attacher. Ce que je fis, mais lorsque l'ayant étroitement attachée sur ce cheval-d'arçons, comme elle avait la tête tournée sur le côté et qu'elle avait des traces rouges sur tout le corps, je voulus lui dire quelque chose à l'oreille, je m'aperçus qu'elle n'entendait rien. Elle s'était endormie, comme une enfant.

Dans ces lignes, on ne s'étonnera pas que Patrick Le Sage fasse référence à Histoire d'O, le célèbre roman qui marqua l'histoire de la seconde moitié du xx^e siècle – l'histoire littéraire et l'histoire de la société.

Chacun sait aujourd'hui qui était Pauline Réage, qui signa ce texte, dont Jean Paulhan, alors directeur de la NRF et « éminence grise », comme on dit, des lettres françaises, rédigea la préface « Le bonheur dans l'esclavage ».

Il se trouve qu'étant entré en 1966 rue Sébastien-Bottin, où Gaston Gallimard signa son premier contrat, j'y fus accueilli à bras ouverts par Jean Paulhan, et par Pauline Réage, « secrétaire » de la revue, et qu'ainsi, sans avoir jamais été de leurs familiers, je les fréquentais d'assez près, eux et leur œuvre. Je revois très bien la romancière, son haut front sage, ses boucles blondes relevées en coque des deux côtés de sa coiffure, ses lèvres souriantes et secrètes. Elle aida beaucoup mes premiers livres. J'approchai aussi plusieurs de leurs amis. Il est bien évident qu'un roman tel qu'Histoire d'O était un édifice de fantasmes, qui, venus du lointain Marquis de Sade, flottait dans les esprits du temps, ce qui explique son succès. Or, cinquante ans après, au seuil du troisième millénaire, ce qui fut rêvé comme des aventures extraordinaires est devenu, pour l'auteur des pages qu'on va lire, et pour quelques autres, l'abc de la réalité !

Quel chemin parcouru !

Évidemment, comme nous l'avons dit dès les premiers mots, l'expérience vécue par Patrick Le Sage et ses amis reste exceptionnelle. Elle n'en est pas moins vraie.

Ce qui semblait pur fantasme aux esprits les plus libres des années cinquante est devenu aujourd'hui, pour certains et certaines (de plus en plus nombreux, peut-on penser), une manière de vivre. Où en serons-nous au prochain siècle ? Patience.

Une dernière surprise attend le lecteur de ce livre: l'esclave a su conquérir le cœur du maître!

Ce document, plus ou moins terrifiant, sur les mœurs actuelles, est aussi, qui l'eut cru, une histoire d'amour.

Pierre Bourgeade
(1927-2009)

Avertissement au lecteur

Toutes les scènes décrites dans cet ouvrage se sont déroulées entre adultes consentants, à l'exclusion de tout mineur. Par ailleurs, les jeux sexuels, qui pourront paraître choquants, sont l'affaire de personnes qui acceptent de s'y livrer en complète liberté et sans aucune rémunération que ce soit. Enfin, les préservatifs sont systématiquement utilisés lors de tous les rapports, même lorsque les « partenaires » sexuels sont de simples objets. Si, à de rares exceptions près, les protections ne sont pas employées, c'est uniquement en tout petit comité, et parce que je dispose de l'ensemble des certificats et tests médicaux ou sanguins, afférents aux maladies sexuellement transmissibles, de tous les participants. En aucun cas ce livre ne saurait être utilisé, de fait, comme prétexte aux rapports multiples sans protection. Bien au contraire. La lutte contre le sida doit être énergiquement poursuivie, et je fais partie des ardents défenseurs de cette cause.

De la même manière, ce témoignage n'encourage nullement au viol, que je réprouve bec et ongles, mais tente seulement de raconter comment certains fantasmes peuvent prendre naissance, et régir toute une vie. Encore une fois, le lecteur appréhendera ici le récit de jeux troubles – mais de jeux avant tout – dont l'unique but est la quête du plaisir partagé.

I



Gladys

Je suis un maître; un prédateur. J'attire à moi les soumises, qui me confient leur éducation sexuelle, une éducation très spéciale, que l'on nomme anglaise, et qui consiste à faire jaillir le désir hors de toute limite, à le sublimer jusqu'aux confins de la souffrance et de l'orgasme. Les corps sous mes doigts, sous mes punitions voluptueuses et tranchantes, donnent naissance à d'autres corps, d'autres femmes, bien vite droguées par le plaisir et par les spasmes illimités qui les emportent en vagues immenses, déferlantes, meurtrières et créatrices du dépassement absolu de soi. Elles viennent à moi, ces femmes de tous milieux, de toutes régions, de tous pays, d'horizons et de niveaux sociaux multiples, mariées la plupart du temps, car c'est leur propre mari qui les conduit dans mon antre.

N'oubliez pas, en lisant ce préambule, que ces femmes, ces épouses, ces maris sortent tout droit d'un ghetto d'obsédés sexuels ou de pervers jamais rassasiés, ou encore de personnes à la santé mentale douteuse, qui auraient plutôt besoin d'un psychiatre. Non : ces femmes, ces hommes, vous les croisez dans la rue, vous partagez leurs dîners, ils font partie de votre entourage, exercent des activités

professionnelles parfois très haut placées, sont banquiers, avocats, médecins, journalistes, patrons d'entreprise, et sont parfaitement intégrés dans leur vie sociale. Ils sont « normaux ». En somme, cela pourrait être vous. En lisant ce qui va suivre, ayez toujours à l'esprit que votre meilleure amie, votre supérieure hiérarchique, ou simplement votre boulangère habituelle est peut-être passée entre les mains du maître.

Mais avant de vous emmener avec moi au spectacle de la chair, je me dois de vous expliquer comment je suis devenu maître, dans les années soixante-dix, alors que j'avais à peine dépassé la trentaine.

À cette époque, je fréquentais assidûment les clubs très privés et fort réputés situés du côté de la porte d'Italie, ainsi que ceux de la banlieue ouest de Paris, où se cachait notamment l'établissement le plus ancien et le plus apprécié des libertins. Je n'étais donc pas d'une innocence complète concernant les plaisirs sexuels, et l'on me considérait en ces lieux comme un habitué. Encore en pleine jeunesse et ayant une belle faim de relations amoureuses, j'avais un appétit tout particulier pour les jolies filles. Je goûtais aussi à la nouveauté, à la multiplicité des découvertes et des jeux sensuels : assouvir mes fantasmes était une sorte de quête réjouissante à laquelle je me livrais sans retenue. Les rencontres que j'effectuais dans ces clubs satisfaisaient cette quête ; cependant, bien que je n'en fusse pas clairement conscient, il me manquait l'élément essentiel de mon élan vers le plaisir – une sorte de clef qui conduirait à mon total épanouissement, un déclic. Car « la bête », comme j'aime à la nommer, était tapie en moi ; non pas le monstre, non pas le diable, mais en réalité l'âme mouvante, turbulente, enthousiasmante et stupéfiante à la fois de ma personnalité, la matrice formidablement créative qui allait bouleverser ma vie sexuelle, mes désirs, mes comportements, ma vie tout entière.

Toutefois, rappelons-le, je ne me doutais pas de l'existence de cette bête en moi, et aucune voyante de la terre n'aurait pu prévoir la destinée qui m'était réservée. Il en est souvent ainsi des plus grands chaos de notre existence, qui surgissent à l'improviste, sous une apparence parfois bien anodine.

En ce qui me concerne, l'immense métamorphose qui se produisit dans ma sexualité fut directement liée à l'apparition d'une robe dans la vitrine d'un teinturier.

La scène se déroule à Boulogne. J'ai élu domicile dans cette ville pour mes obligations professionnelles – j'y possède un magasin. Chaque jour, pour me rendre à mon travail, je passe devant la vitrine d'un teinturier. Rien de plus routinier, en somme. Au cœur de cette routine, un matin, je remarque que notre commerçant a exposé dans sa vitrine la robe d'une danseuse, toute en strass, plumes et paillettes, une robe qui, sans doute par la magie des soirées qu'elle continue de répandre, même accrochée là, électrise d'emblée le quartier entier.

J'en suis, comme tous les autres, hypnotisé.

Elle m'intrigue. Au fil de mes passages et des jours qui suivent, je n'ai de cesse de m'interroger sur la propriétaire de ce vêtement. Qui le porte ? Quelles formes le remplissent ? Quel visage l'éclaire ? Je ne suis pas le seul à être taraudé par la curiosité, mais aucun ne parvient à extorquer la moindre information auprès du teinturier. Nous rongons notre frein. Je me mets même à épier les allées et venues des clients dans la fameuse boutique, je m'embusque tel un chasseur de prime, mais rien. Personne. La robe disparaît de la vitrine, puis réapparaît comme par enchantement. Nous sommes tous bredouilles et excités par le mystère qui enveloppe la propriétaire de cette robe éclatante, et nos imaginations s'emballent. Cette femme inconnue, cette danseuse invisible à nos regards et à nos désirs, ne peut être qu'irrésistible, splendidement inaccessible, célèbre

peut-être, enchanteresse pour les sens. Plus nous observons la robe, et plus nous la jugeons provocante, propre à enflammer les corps les plus réticents, les esprits les plus insensibles à la chair. Nos fantasmes se débrident ainsi durant des mois – jusqu'au jour où, médusé, j'aperçois la robe pliée sur un bras, le bras d'une somptueuse inconnue qui marche sur le trottoir à deux pas de mon lieu de travail.

Puis-je dire en cet instant que le destin est seul responsable de ce qui se produisit par la suite? M'a-t-il choisi ce jour-là, parmi tant d'autres admirateurs? Lui ou la chance me comblèrent tout à fait, car cette femme, si souvent imaginée, créée, inventée dans mes pensées d'homme aux conquêtes multiples, entra dans mon magasin.

Elle s'approche, je la dévisage, elle me demande très tranquillement un devis, je suis envoûté. Son visage, d'une harmonie folle, infiniment plein de grâce, me happe, me saisit littéralement, tout autant que son épaisse et longue chevelure noire, contenue en une natte qui court le long de son dos jusqu'aux reins. Sous son imperméable, je devine des formes épanouies, propres à étourdir un saint, une poitrine galbée, qui se dresse comme une invitation à la caresse, des hanches pleines, faites pour être saisies, malaxées, enserrées, des fesses bien fermes, parfaitement dessinées, affolantes d'audace et de secrets intimes à déflorer.

J'écarte sur-le-champ l'un de mes employés qui s'approche: je m'occuperai personnellement de cette cliente. Elle me confie donc ses coordonnées, elle habite à deux rues de là. Je me penche sur le devis, elle revient quelques jours plus tard, sollicite un complément d'information, j'établis un autre devis. C'est un prétexte pour me revoir, j'en suis absolument convaincu. Et, en bon chasseur, je ne laisse pas filer cette occasion. Toutefois les embûches ne manquent pas – qui s'en plaindra? –, la belle inconnue est effectivement

danseuse dans un grand cabaret parisien, et travaille donc de nuit : j'accepte un rendez-vous de jour, même si ce n'est pas franchement dans mes habitudes de noctambule. Notre liaison se concrétise dès cette première approche. Mon impression est double, curieusement partagée entre la joie du plaisir assouvi et une déception, bien inattendue pour moi. D'abord, mon excitation est à son comble : je la déshabille avec une gourmandise et un appétit d'ogre, intensément heureux de posséder enfin ce corps musclé qu'en pensée j'ai si souvent étreint, je dévore des yeux ses longues jambes, les miennes se durcissent à leur contact, comme nourries par un subtil courant de cent mille volts, je dégage ses seins abondants, d'un blanc laiteux, et mes paumes se réjouissent de les encercler, de les englober, de les flatter généreusement, j'admire, je m'imprègne de ce visage blanc, lui aussi, visage fatigué, émouvant, des gens qui travaillent la nuit. Devant tant de beauté, je déploie des trésors de lenteur dans mes caresses – ne suis-je pas un expert ? –, et puis je plonge en elle, profondément mais sans violence, je crois honorer ce corps somptueux par des attentions d'homme délicat et patient, cherchant à emporter sa conquête dans un plaisir partagé.

C'est précisément là qu'intervient ma déception. Gladys, c'est son nom, nourrit visiblement un fort désir à mon égard, nous faisons l'amour souvent, sur le même canapé, comme la première fois, mais elle ne manifeste aucun de ces signes propres à la jouissance atteinte, aucun mot, aucun soupir, pas le moindre cri : rien.

Pour un homme tel que moi, cet étrange constat est plus que troublant. Quelque chose m'échappe, mais quoi ? Gladys est magnifique, attirante à me rendre fou, et de surcroît elle dégage un mystère, une espèce de parfum indécryptable qui me pousse naturellement à poursuivre cette relation, même si, lors de nos ébats sexuels, le plaisir n'est pas partagé. Une certaine volupté me manque, je dois avouer que je m'attendais à d'autres feux, d'autres

emportements, d'autres soifs intenses de la part d'une femme si souvent rêvée et finalement possédée. Mais la passion me tient ; le goût d'inachevé qui me teinte les lèvres ne parvient pas à me séparer de Gladys.

Et puis un jour, je remarque dans son regard une lueur différente, une de ces petites lumières scintillantes qui vous mettent instantanément en éveil. Elle ne semble pas pressée. Sa voix se modifie, change d'intonation, puis sa main se glisse sous ma chemise, s'égarer sur mon torse. Elle m'étreint, m'embrasse amoureusement, nos langues se cherchent avec voracité, s'emmêlent, simulent et réussissent une étonnante pénétration, un va-et-vient tel qu'il paraît incarner seul l'acte sexuel. Nos langues se mélangent, je la fouille, elle me fouille, nous pétrissons nos corps, je saisis ses seins, elle s'empare de ma verge avec un désir nouveau, une fougue à la fois contenue et insoupçonnable jusqu'alors, je me glisse sous ses vêtements, je cherche sa culotte, ma main atteint son sexe, j'écarte ses lèvres humides, elle mouille, elle gémit. Elle tremble, se blottit contre moi. Son sexe est ouvert, j'en suis enivré comme jamais, tout comme je le suis de l'odeur de sa nuque, de ses cheveux eux aussi imprégnés des effluves du désir, un désir différent, singulier, musqué, qui me transporte aux extrêmes de mes sensations intimes. Gladys me présente son corps en offrande – comme jamais auparavant.

Elle reprend son souffle, vacillante, contenant son excitation, et me chuchote à l'oreille :

« Patrick, il faut que je te montre quelque chose. »

Maintenant sa voix est grave, tout comme son regard. Je ne comprends pas. Ai-je commis un impair ? Je la dévisage, calmant également la fureur de mes sens. Le cœur me cogne. Je sens que quelque chose d'important, d'irréversible va se produire. Elle me demande de la suivre jusqu'au premier étage de son appartement, lieu qui m'est pour l'heure inconnu. Nous montons. Chacun de nos

pas pèse une tonne. Comme si nous avions appuyé sur la touche « ralenti » d'un magnétoscope. Nos corps empêchés de jouir demeurent tendus et maladroits, comme épuisés aussi par l'immense bouffée de désir qui les a enveloppés sans les satisfaire. Ce sont des corps interrompus en plein élan qui montent les marches de cet escalier qui n'en finit plus, qui n'en finira jamais, car le temps s'est figé. J'ai l'œil rivé aux bottines de Gladys, à ses longues jambes qui continuent de m'électriser, à ce qui se cache entre ses cuisses, cette humidité maintenant masquée par le slip remis à la hâte, qui roule entre ses fesses.

Je vogue dans l'irréel. Voici le palier. Mes tempes explosent, tout cogne en moi, tout se démène. Là, au centre du couloir, une lourde porte verrouillée. Qu'est-ce? Gladys en ouvre les battants sombres, presque noirs; un grincement d'outre-tombe résonne dans tout l'appartement, à moins que je ne l'amplifie, je ne sais pas, mais il demeure encore gravé dans ma mémoire, absolument intact. Je suis muet. Figé. La tête me tourne, mon estomac se noue, moi, l'homme de la nuit, je suis happé par un décor d'une violence et d'une beauté stupéfiantes.

Gladys m'observe avec un mélange d'anxiété et d'excitation très perceptibles.

« Entre! » me dit-elle d'une voix aux accents rauques, s'effaçant elle-même au seuil de cette pièce sans fenêtre.

Je passe de l'autre côté du miroir, elle m'invite à découvrir le versant secret de son existence, me livre la clef de ce mystère, objet de tant de mes questionnements intérieurs. Ce qui m'était jusqu'alors dissimulé jaillit sous mes yeux, qui courent d'étonnement en fascination. La chambre est incroyablement meublée, le décor est à la fois de style rococo et d'une réelle finesse, savant dosage de tentures de velours rouges, de moquette noire, de miroirs suggestifs. Le lit à baldaquin est posé sur une estrade, deux superbes panthères de

faïence semblent y monter la garde, et quatre piliers de chêne complètent le décorum. Mon regard se pose sur les accessoires, foisonnants, qui confèrent au lieu sa diabolique étrangeté: des martinets, des cravaches, des menottes, des cordes.

Je me fige devant l'élément qui constitue sans doute le clou de cet ensemble: sur l'une des tables de chevet, la photo d'un homme qui pourrait être mon sosie. Je perds pied. Que m'arrive-t-il? Cet homme est-il moi? Suis-je en pleine hérésie?

« C'est Pierre, m'explique Gladys, d'une voix beaucoup plus blanche. Il est mort, depuis quelques années déjà. Il s'est noyé au cours de vacances au Maroc. Il était mon maître, il me dominait. Quand je t'ai vu pour la première fois, j'ai été sidérée par cette ressemblance incroyable entre vous. J'ai alors compris que le destin m'adressait un signe, que tu ne surgissais pas par hasard dans ma vie. »

Elle s'interrompt un instant, observe le portrait, me regarde, et poursuit:

« Maintenant, je voudrais que tu le remplaces, que tu deviennes ce que Pierre incarnait pour moi. Je voudrais que tu sois mon nouveau maître. »

Un autre bref silence s'installe, puis elle conclut:

« J'ai besoin de me sentir soumise pour prendre du plaisir. »

Je me tais et m'approche d'elle; ses yeux sont embués. Aujourd'hui encore je me souviens très exactement de ce moment, de ce tourbillonnement insensé de mes pensées et de mes émotions qui virevoltaient sous mon crâne, dans mon corps, de l'émotion aussi de Gladys, de ses paroles, de son aveu qui allait bouleverser le cours complet de mon existence. Plus jamais, après cela, je ne serais le même homme.

Nous échangeons un baiser, et elle perçoit que ce baiser-là signifie mon acceptation.

« Maintenant, tu sais ce que j'aime, ce que je veux, ce que j'attends de toi, ajoute-t-elle dans un souffle. »

D'aucuns seront peut-être surpris par ma propre stupéfaction devant cette sorte de révélation qui venait de m'être faite. J'étais peut-être rodé aux rencontres de la nuit, j'étais peut-être un expert en matière de conquêtes féminines, mais j'ignorais tout des rites de la domination. C'est pourquoi, bien que novice en la matière, je ressentis une violente fascination envers l'expérience qui m'était proposée. Il faut préciser également que dans les années soixante-dix les pratiques, les rituels, les adeptes mêmes de ces jeux érotiques étaient soigneusement dissimulés aux curiosités extérieures. L'on ne savait pas grand-chose de ce milieu, les mœurs n'étaient pas aussi libres qu'aujourd'hui, les médias n'étaient pas au grand jour ce type de sexualité. Aussi, quand Gladys me déniaisa, me parlant de bondage et d'éducation anglaise, je m'aperçus que j'avais à m'affranchir de tout, moi le débauché. Il va sans dire que l'aspect irréel, inaccessible et quasi clandestin de ces activités a très vite créé chez moi intérêt et excitation. Il n'existait en effet que fort peu de clubs pour accueillir les amateurs, et peu de films ou d'ouvrages traitant réellement du sujet. Histoire d'O, la référence suprême, était sorti depuis longtemps, cependant le succès de cette œuvre n'avait pas pour autant libéralisé ces pratiques, et l'univers que Gladys me décrivait restait accessible à une infime minorité seulement.

Ainsi fus-je un élève assidu, avide d'apprendre, de discerner parmi les brouillards de mes propres instincts le suc essentiel, la moelle, la divine gelée royale qui nourrirait bientôt chaque parcelle de mon être, et me constituerait maître. Gladys m'a tout enseigné, non sans quelque patience, m'a tout inculqué de cet art qui nécessite beaucoup de raffinement, de précision, d'écoute et de retenue. La retenue semble un paradoxe ; pourtant, en ce qui concerne les véritables maîtres, elle est une religion.

De cours théoriques en démonstrations pratiques, j'héritai donc des savoirs de Pierre, mon prédécesseur et sosie auprès de Gladys.

Ainsi j'appris à effleurer un corps du revers de la main, comment manier crescendo le martinet et ses lanières de cuir, comment doser la redoutable morsure de la cravache, j'appris à enserrer les mains, les chevilles, le cou, j'appris à respecter infiniment la femme dominée, j'appris à jouir de la volupté qu'elle m'offrait sans éprouver le moindre désir d'enfouir mon sexe dans son sexe, j'appris à regarder, à me nourrir du plaisir donné. J'appris à développer mon sens de l'esthétique, de la mise en scène indispensable à l'envol des corps, j'appris l'amour de la perfection, de la lenteur du cérémonial étroitement lié aux pratiques de l'éducation anglaise, et que vous découvrirez bientôt. J'appris enfin à maîtriser ce qui fonde le ciment même de ce désir accru, démultiplié, lors d'une séance de domination : la délicate alchimie du désir, du jeu et de la peur. J'aimerais vous confier ici une recette simple, applicable par tous. Seulement voilà : cette alchimie secrète, si recherchée par les femmes de qualité, ne peut se réduire à une formule. Il faut sentir, apprécier, varier, redéfinir sans cesse les ingrédients de la douleur, maintenir le plaisir, l'accentuer avec le précédent ingrédient sans franchir les limites du soutenable – et puis reculer toujours, au fil des séances, ces fameuses limites. Je ne suis pas un sorcier, mais je crois pouvoir écrire qu'aucune femme ne passera entre mes mains sans être honorée par la qualité de mes prestations. Aucune femme ne démentira la jouissance extrême que je lui ai procurée.

Gladys me jugea bon élève : je progressais vite et bien. Non seulement elle éprouvait désormais avec moi de violents orgasmes répétés et progressifs, mais de surcroît je découvris peu à peu cette sorte de plaisir, purement intellectuel, provoqué par l'acte de domination. Maîtriser au millimètre près les mises en scène, les varier à l'infini, surprendre sans relâche la soumise en déployant des trésors d'originalité, tout cela était déjà un immense défi, et suscitait une excitation ravageuse. Mais ce qui s'empara de moi au fil de mon

apprentissage résida davantage encore dans le goût suprême de dominer, d'avoir un pouvoir inégalé, inégalable sur l'être exposé à mes supplices – et aux bonheurs sexuels qui en découlent –, l'attrait, la drogue insensée diffusée directement dans mes veines par la confiance absolue, la passivité, l'obéissance parfaite – oui, parfaite – de la femme livrée à moi. Ce pouvoir-là vaut toutes les érections du monde, tous les orgasmes masculins quels qu'ils soient. Ajoutez à cela le plaisir doux-amer et piquant lié à la transgression des tabous, et vous saurez comment Gladys, mon esclave, a fait de moi un maître.

Gladys que je fouette, Gladys qui se met à quatre pattes devant moi, qui réclame encore une punition, ma complète domination de son corps, Gladys qui crie, attachée, sous les lanières de mon martinet, Gladys qui jouit, qui explose, qui s'avilit et se prosterne à mes pieds, lèche mes chaussures, Gladys qui mêle à l'acmé douleur et extase en m'offrant une part de ce divin jardin qui est le sien. J'aime sa toison brune, minuscule buisson triangulaire parfaitement adapté à ses tenues de scène les plus échancrées – toison qu'elle rasera complètement sur mon ordre sans sourciller. Gladys et ses cheveux défaits, ses seins luisants de sueur après mes séances de domination, Gladys belle comme une icône, une apparition épuisée de plaisir.

Je suis propriétaire d'elle – elle qui chaque soir, lors des spectacles réputés du cabaret qui l'emploie, met en feu tous les hommes présents dans la salle.

Et moi, son maître, je suis là, je l'admire, je la domine – elle est à moi. Ce qui fait de moi son maître, c'est ma parfaite connaissance des degrés d'humiliation qu'elle accepte d'abolir, des niveaux d'avilissement qu'elle franchit en jouissant comme une folle. Je n'ignore pas aussi que compte tenu de son métier, je ne dois jamais marquer sa peau d'une manière visible, et cette contrainte absolue,

très difficile à respecter, a contribué à ma réputation actuelle : je sais doser violence et obligation, douceur et douleur. Toutes mes soumises ont confiance en mon discernement, c'est pourquoi mon antre, mon Donjon actuel, se distingue aujourd'hui de beaucoup d'autres. Chez moi, pas de martyre unilatéral, mais uniquement la contrainte consentie sans autre enjeu que le plaisir de l'esclave.

Je sus que mon contrat était rempli auprès de Gladys, et qu'une page allait se tourner, lorsque, pâle et fatiguée, elle me quitta un jour, les jambes tremblantes et le regard plein de cette reconnaissance qui m'étourdit, me murmurant :

« Tu n'as plus besoin de moi, tu peux continuer seul désormais. Cependant, sache que j'apprécierai toujours nos rencontres, quand et où tu le souhaiteras. Je te reste attachée à jamais. »

Maître Patrick était né.

Pour mes amis, ce Patrick-là ne différait en rien de l'ancien. Mais pour moi, la planète femme avait changé de galaxie, et moi, homme, j'allais évoluer autour d'une tout autre façon. Rien ne serait plus comme avant.

Dans ma nouvelle existence, j'appris très vite que le cadre des jeux auxquels je me vouais était d'une importance capitale. Le savoir-faire du maître ne compte pas seul ; celui-ci doit accueillir sa soumise en un lieu approprié, qui lui permettra de s'évader très vite de la réalité extérieure et de son quotidien. À cette condition seule la plongée, l'immersion dans l'univers des fantasmes est admissible, possible en toute plénitude – et la séance réussie.

Mon premier objectif de maître consista donc en la recherche d'un lieu très spécial.

II



La Cave

Une femme superbe marche d'un pas rapide sur le trottoir d'une rue du 12^e arrondissement, quelque part entre Bastille et Nation. Des regards envieux s'accrochent à sa minijupe, à la démarche audacieuse que lui confèrent ses talons aiguilles, mais elle y est indifférente. Elle ne voit rien, n'entend rien de la vie qui s'organise autour d'elle, ne prête aucune attention aux passants qui grouillent, la frôlent parfois, ne remarque même pas l'intensité de la circulation, les voitures en furie, le capharnaüm de la ville. Cette femme, pourtant au bras de son compagnon, avance seule vers une sorte d'extraordinaire. Elle pourrait en ce moment songer à sa famille, à ses occupations professionnelles, au voyage qu'elle a accompli pour parvenir jusqu'ici. Cependant elle a balayé tout cela, sa tête est emplie d'un vide spacieux, un désir sans possibilité d'échappatoire, une absence prête à accueillir son maître – la domination.

Dans son ventre, la peur, l'appréhension crépitent, délicieusement confondues à une terrible excitation : elle marche comme un automate vers son plaisir, une jouissance inouïe et sans égale, sans bornes, elle va sortir de son corps, elle va accepter sur ce corps la contrainte d'épreuves qui lui sont pour l'heure totalement

inconnues. Que lui réserve le maître? Elle l'ignore. En ce moment, parvenue à destination, elle pousse l'huis banal d'un immeuble.

Elle traverse une cour intérieure au dallage irrégulier, ses jambes se dérobent, une chaleur l'envahit en même temps qu'une sensation glacée produite par l'anxiété. Il y a une porte lourde et austère, blindée. C'est le froid métal qui l'accueille; elle sonne. Quelqu'un appuie sur une commande à distance; la femme entre.

L'extraordinaire. L'inimaginable. C'est avec ces deux mots, aujourd'hui galvaudés, que la femme a rendez-vous. Entre ses lèvres, et surtout dans l'éblouissement qui la saisit, l'ampleur de ce que ces deux termes contiennent et suggèrent retrouve son fracas, la force océanique de son sens originel. Toutes les femmes qui ont franchi le seuil de ce lieu ont ressenti, en descendant les marches de pierre de mon antre, la même impression proprement stupéfiante de dépouillement de soi: plus d'avocate, de pharmacienne, de gynécologue, d'infirmière – mais des prénoms seuls, Cyndie, Agnès, Odeline, Marie,

Ingrid... La pénombre s'épaissit au fur et à mesure qu'elles approchent des châtiments espérés, de leur soumission, des douleurs redoutées, des extases suprêmes que je m'applique à leur procurer. Ici anges et démons s'accouplent; mages et saints se côtoient, enfer et paradis se partagent le même espace.

Au bas des marches, un couloir à peine éclairé; sur la gauche, une imposante grille en fer forgé garde l'accès à un autre escalier de pierre, qui conduit à un deuxième sous-sol. Encore un couloir, puis une tenture de velours bleu nuit, et enfin ce que j'appellerais l'Antichambre. Voilà, nous y sommes. Entrez. Découvrez les vestiges, transformés en lieu de plaisirs sexuels, d'un authentique château du XII^e siècle. Touchez, humez l'ancienne pierre taillée qui dut être témoin de tant de supplices et de terribles tortures. Entendez les procès, les condamnations sans appel, les ordres cruels,

les suppliques qui retentirent dans ces caves totalement insonorisées, insoupçonnables même du voisinage. Avancez, oui, découvrez ce dédale troublant de pièces voûtées qu'un éclairage tamisé et indirect rend encore plus solennel, plus inquiétant et aussi terriblement excitant. J'ai tout prévu, à l'infime détail près, pour que s'harmonisent ici la sensation d'intimité prodigieuse, le caractère quasi sacré de l'instant, et le vertige d'un corps livré à de subtiles violences. Le mobilier simple et discret allie la rigueur du métal à la douceur satinée des étoffes ; le noir domine au cœur de tons sobres qui ajoutent encore au cachet hiératique de l'atmosphère. Une musique enivrante et apaisante est diffusée d'on ne sait où, elle pénètre en vous comme un réjouissant élixir. Approchez, voici maintenant un petit salon. Deux canapés en fer forgé se font face de part et d'autre d'une table basse de bois noir – contemplez l'immense photographie, le sacrilège qui la recouvre : une créature au corps de rêve, vêtue seulement d'un corset de cuir rouge et d'escarpins assortis, expose sa croupe callipyge dans un décor de marbre et de dorures, que vous identifiez, parcouru de délicieux frissons, comme étant le chœur d'une église. Qu'est donc cette chaise au design étrange, tout en métal, exactement située entre les deux canapés et contemplant l'entrée ? C'est la place de l'invitée.

Passons derrière une imposante colonne de pierre, penchons-nous sur cette autre table de verre : des bracelets de cuir et d'acier, des substituts de phallus en résine transparente, des boules luisantes, polies, anciennes boules de pétanque magnifiées qui seront bientôt attachées, par un ingénieux dispositif, aux grandes lèvres du sexe de la soumise (une fois équipée de ces poids, la soumise, si elle ne veut pas souffrir le martyre en laissant échapper une boule, doit tout le temps les tenir : pour boire, manger, il lui faut donc s'aider de ses coudes, se mettre à genoux la plupart du temps, et nous exposer impudiquement ses parties cryptiques), des plugs de ma fabrication

(ex-poignées de porte que j'ai équipées d'un système d'introduction maison et dont la rondeur enchantera le fondement de mon esclave consentante), une multiplicité d'accessoires dont nous verrons bientôt l'utilisation. Puis, un lit à baldaquin; tâtez-le seulement, il libère des grincements effrayants, qui semblent venir tout droit de siècles où la douleur, les rapports rudes, les sueurs sauvages et les odeurs fortes imprégnaient les rapports sexuels. De ce lit sur lequel on n'ose pas s'asseoir, la parure noire – toujours cette teinte qui hante l'imagination – inspire le respect, la timidité, la crainte de commettre une sorte de grave offense: elle porte l'emblème du maître, mon emblème, une fleur de lys blanche brodée en son centre. À peine votre regard s'est-il arrêté sur cet emblème que vous apercevez aussitôt, de part et d'autre de la pièce, longeant la paroi de pierre et soulignant ainsi la majesté de la voûte qui vient s'y arc-bouter, deux tablettes révélant un ensemble d'objets surprenants: statuettes aux poses érotiques inattendues, suggestives à souhait, moulages de plâtre ou de résine de fesses appartenant à des soumises, et que j'ai moi-même réalisés sur le vif (l'un d'eux, par la position de la soumise au moment du travail, dévoile une large partie de sa vulve généreuse, un pousse-au-crime pour le doigt soudain enfiévré qui s'y promène), masques subtils, chapeaux énigmatiques, et aussi un buste de métal qui paraît régner sur l'ensemble d'une autorité sans faille. Nul d'entre vous, en visite ici, n'échappera aux assauts égrillards et lubriques qui immanquablement s'empareront de tous vos sens. Ce n'est pas une excitation vulgairement pornographique et se traduisant par de banales réactions physiques; non, il s'agit plutôt d'une érotisation très dense, très exceptionnelle de toutes vos facultés mentales, qui sont contaminées à tous endroits, de toutes parts, par des images sexuelles explosives jamais encore conçues par votre cerveau, jamais envisagées par votre corps. Vous n'en êtes pourtant qu'au début de

vos émotions. C'est au niveau inférieur que moi, le maître, j'officie : accompagnez-moi maintenant dans mon Donjon.

Encore un escalier, étroit, en colimaçon ; pour le descendre l'on s'aide d'une grosse corde de chanvre qui tangué là, en plein centre, comme tombée du ciel. L'éclairage parcimonieux met l'accent sur l'élément unique du décor : un immense tableau, signé de ma main. Il augure à la perfection ce qui nous attend dans ce deuxième sous-sol, puisqu'il représente une fort appétissante croupe de femme, délicieux amuse-gueule, dont la particularité est de se détacher en noir sur fond blanc. Ces fesses noires méritent un petit commentaire, car elles sont nées d'une séance de domination spécialement satisfaisante, à la fois pour moi, que l'on nomme « monsieur », et pour ma soumise Marie. Ce jour-là, la contrainte que j'avais exercée sur mon esclave, savamment augmentée grâce à mon alchimie secrète, avait culminé, confinant à la souffrance et démultipliant le plaisir et les orgasmes. Combien de fois Marie avait-elle joui, combien de fois avait-elle été submergée par l'extase sexuelle ? Je ne puis le dire, mais, nue dans ses escarpins, assise silencieusement sur le canapé, elle était exténuée et buvait la traditionnelle coupe de champagne que nous partageons après chaque séance. Elle regardait, sans réellement le voir, son maître qui s'affairait dans la pièce.

« Marie, levez-vous, lui ordonnai-je. Approchez, et ensuite tenez-vous immobile devant le lit à baldaquin. »

Marie, parfaite soumise, obéit comme il se doit, sans poser la moindre question ni chercher à éclaircir le mystère.

« Marie, je nourris depuis longtemps un projet artistique : je vais vous peindre en noir. »

Là-dessus, je saisis dans une main un seau de peinture, un pinceau dans l'autre, et je m'appliquai, en quelques minutes à peine, à enduire de noir le corps de Marie, du bas du dos jusqu'au haut des

cuisses. J'observai mon œuvre et pris trois clichés de ces formes d'ébène, de cette soumission parfaite.

« Maintenant, exigeai-je à nouveau, voici ce que vous allez faire. Vous voyez ce drap disposé sur le lit? Vous allez d'abord vous y asseoir, et ensuite vous y allonger. »

Ma soumise s'exécuta: ses fesses noires, grandeur nature, s'imprimèrent sur le drap de lin. Il ne resta plus qu'à découper le tissu, avant de le tendre dans un cadre d'époque et de le suspendre à l'endroit où nous nous trouvions, dans cet escalier malaisé qui permet d'accéder au Donjon.

Au bas des marches, une tenture encore, de velours rouge carmin cette fois, masque l'accès à la salle principale. Les notes sacrées d'un chant grégorien sont semées dans un silence dont on pourrait presque mesurer l'intensité tant la soumise qui l'observe le sent peser sur tout son être. La cérémonie a commencé, le rite liturgique prend ses marques; la dominée atteint le degré le plus élevé de sa tension nerveuse, laquelle s'accouple âprement avec les effervescences enfiévrées de son émotion.

La tenture s'écarte – le trouble, le bouleversement, l'inquiétude sourde, le fol attrait, l'incontrôlable curiosité s'emparent immanquablement de toutes les soumises qui pour la première fois franchissent le seuil de cette pièce. Toutes, Nathalie, Chantal, Isabelle, Salomé, Cécile, et tant d'autres, toutes sans exception ont conservé, gravé de manière indélébile dans leur mémoire, le souvenir de leur découverte du Donjon.

La salle est spacieuse et dispose en son centre d'une imposante colonne carrée, qui depuis huit siècles soutient la voûte faite de pierres jointes. Cette colonne a bien entendu une autre fonction: toutes ses faces portent des instruments, crochets, anneaux ornés de leurs lourdes chaînes, bracelets de cuir ou de fer, colliers d'acier. Toujours enveloppée de façon lancinante par les variations en

sourdine des chants grégoriens, la soumise encore novice fixe ces objets, passe de l'un à l'autre, traverse les époques, atteint les sphères du Moyen Âge, est hantée de visions et de scènes séculaires, lorsque soudain, balayant du regard l'autre partie de la pièce, elle découvre avec stupeur l'ampleur d'un mobilier médical sophistiqué. Ici, une vraie table chirurgicale, une table d'opération entièrement recouverte de noir, articulée, inclinable et modulable à l'envi. Là, une table gynécologique, munie de ses étriers et de sa gamme complète d'accessoires haïs, dont l'armature en inox est également enveloppée de noir. Plus loin, un fauteuil de dentiste, avec tout ce qu'il peut comporter d'effrayant : qui d'entre vous, Mesdames, même parmi les plus courageuses, ne se sent pas en position d'infériorité dans ce type de fauteuil ? Qui ne frémit pas, ne serait-ce qu'un instant, en livrant, sans autre choix, aux mains d'un spécialiste les parties sensibles de son corps, comme la bouche et le sexe ?

La soumise novice, qui n'a plus l'appui de son compagnon ou mari pour lui accorder son bras, ni lui murmurer une quelconque parole rassurante, est à ce moment emplie de doutes, en proie aux visions les plus insolites – et de surcroît elle est nue. La nudité est en effet la première offrande qu'elle dépose aux pieds de son maître, avec la bénédiction de son époux qui transfère ainsi son entier pouvoir entre mes mains seules, puis disparaît. Elle est dans mon Donjon, isolée, cernée d'instruments redoutables, sans plus aucun vêtement, à ma merci. Prenant conscience de la situation, elle est encore plus stupéfaite d'apercevoir une grande malle ancienne, qui contient une multitude de fouets en tous genres, de tous manches et de toutes lanières, des martinets de cuir ou de latex, d'inquiétantes cravaches, des joncs de cavalier, des badines. Dans un autre compartiment, elle voit quantité de bracelets de cuir, des menottes en solide acier, des cordes de tous calibres et de toutes longueurs. Non loin du coffre, sur une tablette, une boîte à outils métallique lui

dévoile, soigneusement rangés, des mousquetons, des cadenas, des maillons de chaîne, des anneaux. Qui va-t-on y suspendre? Avec laquelle de ces armes le maître châtierait-il la femme qui se tient dévêtue devant lui? La soumise, que je mets ainsi en condition, ressent dès cet instant une excitation d'une intensité inouïe, le désir et la peur exacerbés, une confusion trouble, irrépressible. Son corps bouillonne, ses sens captent chacune des images qui se présentent à elle, et c'est avec fébrilité qu'elle examine maintenant le contenu d'une commode aux nombreux tiroirs lucifériens. Pincés médicaux en inox, tiges d'acier de diamètre croissant, matériel obstétrical dont l'usage, s'il demeure gynécologique, a bien entendu été détourné de sa finalité première, boules de billard, bouchons de carafe en verre, encore des poignées de porte – autant d'objets sphériques ou oblongs que la soumise contemple avec une fascination mêlée de perplexité.

Je prends un infini plaisir à modifier l'utilisation classique d'un ustensile quelconque à des fins sexuelles. Que ferais-je par exemple avec une ou plusieurs boules de billard? Les introduirais-je dans la bouche, l'anus, le vagin? pour combien de temps? toutes à la fois? Comment y parviendrais-je? Forcément avec douleur. Assaillie de questions et sentant son sexe s'enflammer chaque seconde davantage, la soumise s'interroge sur quelques mystérieuses fioles disposées là, ainsi que sur cet instrument baptisé le « Petit L. », qui est une de mes inventions. Pour l'heure, la soumise ignore qu'elle vénérera bientôt les vertus infernales de ce Petit L. C'est une machine délicieusement pernicieuse, qui procure des orgasmes à foison, et pas n'importe lesquels. Les femmes que je domine, et qui ont pu expérimenter, à titre de récompense, les qualités de cet instrument, ne rêvent plus que des jouissances illimitées qu'il déclenche et procure, en flattant le clitoris avec une habileté satanique. Le Petit L. est inlassable, insatiable; manié par mes soins, il projette la soumise

dans des paradis qui n'ont rien d'artificiels, où des miracles de chair étourdie, grisée, transportée se produisent, déclenchant cris, larmes, sueurs et abondantes lubrifications.

Mais pour l'heure, la soumise novice ne sait rien de ces plaisirs, elle s'attache à observer une belle collection de godemichés – petits, généreux, longs, gonflables, en latex ou en verre. Elle remarque aussi un grand cadre métallique, composé de deux montants parallèles fichés dans le sol et la voûte : entre ces montants, l'on peut glisser des barres horizontales à différents niveaux, et naturellement une dominée peut être attachée, livrée. Au-dessus de la table d'opération, un lustre médiéval pourrait se contenter de contribuer à l'éclairage ambiant, grâce à ses bougies ; toutefois – mais la soumise ne peut le deviner –, ce lustre dissimule habilement le câble d'un treuil qui saura, lui aussi, jouer les bourreaux inflexibles.

Au fond de la pièce, une autre grille en fer forgé, à deux battants, donne accès à une deuxième salle, légèrement en contrebas – un lieu plus petit, plus intime, nommé « Chapelle » par les habitués. D'un côté, à la faveur d'un puits du XIV^e siècle, a été aménagée une salle d'eau, tout en verre et inox : les invitées du Donjon peuvent s'y refaire une beauté après une séance intense ou des ébats multiples, souvent les deux au demeurant. Naturellement, une porte en bois garnie de lourdes ferrures garde l'endroit clos ; mais la malicieuse paroi de verre qui délimite l'espace de la douche offre à tous, par sa totale transparence, la possibilité de se régaler du spectacle d'une femme occupée à ses ablutions. D'aucunes se souviennent avec délices de certaines orgies et débauches qui se produisirent grâce à cette paroi.

À deux mètres du sol de la Chapelle pend, scintillant dans la pénombre, un gros anneau d'acier. La soumise le contemple. Dès lors, imprégnée jusqu'au bout des ongles par l'ambiance maléfique des lieux, elle se sent repentante, elle ne rêve plus que d'être suspendue là, attachée, les yeux bandés, le corps en complète

extension, exposant son dos et ses fesses à la punition tant attendue, tant espérée – tant redoutée. Ses yeux tombent ensuite sur un autre instrument, d'une somptueuse perversité: un véritable carcan, monté sur un chevalet de bois, avec ses trois découpes circulaires (deux petites pour les poignets et une plus grande au centre pour la tête). Grâce à lui, l'esclave est totalement immobilisée dans une position insolente et incendiaire à l'extrême, sa croupe est livrée à tous les jeux, à toutes les manipulations, à toutes les utilisations les plus démentes. Au plus fort de ses cris et de sa jouissance, elle réclamera toujours plus de châtiments. La violence de ses orgasmes sera à la mesure de la violence des sévices infligés.

Un peu plus loin, dans un recoin de la Chapelle, un prie-Dieu de velours rouge: la soumise y sera accueillie en pénitence devant un tableau figurant une scène de flagellation. Je puis parfaitement décider, si cela m'agrée, de l'abandonner là, nue et à genoux, comme un simple objet de décoration, lorsque je fais les honneurs de mon Donjon à un visiteur. L'effet de surprise est garanti. Je peux aussi, au gré de mon imagination, utiliser deux échelles de bois qui se font face et créer ainsi des tableaux de chair vivante, figer des écartèlements, des tiraillements, modeler au gré de mes talents les positions les plus insensées, toujours avec ce souci de l'esthétique que mes invités m'attribuent souvent. Ainsi se constituent mes impressionnantes collections de photographies.

La Chapelle s'ouvre par une grille dans la pièce qui est probablement la plus fréquentée de mon Donjon: l'Alcôve.

C'est ici que d'ordinaire se terminent les séances, c'est ici que j'aime achever glorieusement mon œuvre. L'Alcôve est en effet le lieu des gangs bangs, des simulacres de viols collectifs tant attendus et ardemment désirés par les soumises devenues habituées du Donjon. J'en ai terminé avec mon esclave, je la jette en pâture aux « godes à pattes », c'est-à-dire à des hommes bien pourvus par la nature et qui

n'ont de cesse de rechercher la pénétration sexuelle. Je les convoque, ils remplissent leur office en quelques minutes, prenant et donnant du plaisir avant de s'éclipser. Ce sont des machines, ils enfilent une femme qui la plupart du temps a les yeux bandés et ne discerne pas même les traits de leur visage ; elle ne les connaît pas, et ne les reverra jamais : ils incarnent des amants fantômes et temporaires, dont le seul appareil génital importe.

L'Alcôve est une pièce sombre, à l'ameublement des plus dépouillés. Posé sur un tapis d'Orient, un coffre en bois ancien occupe le centre (je peux y enfermer une soumise qui y passe la nuit pendant que je dors dans mon lit ; un orifice sur le côté lui permet de respirer, ou de prendre dans sa bouche le pénis d'un invité de passage qui sollicitera une fellation) ; plus au fond, un grand lit à baldaquin et ses ornements noirs brodés de la fleur de lys. Sur les murs, une multitude de photos, souvent annotées de ma main, images érotiques ou plus sages, choisies pour la charge émotionnelle qu'elles suscitent ou libèrent en moi, car il s'agit d'instantanés vécus avec les soumises que j'ai aimées.

Ainsi s'achève votre découverte de mon Donjon, situé en plein Paris, et qui porte sur chaque objet, chaque pierre, chaque élément du décor mon ombre – l'ombre du maître.

Le Donjon comporte encore quelques recoins secrets tels des prisons circulaires formées par d'anciens puits : les soumises y passent le temps que je décide, menottées. Je leur glisse leur gamelle de nourriture hachée sous les grilles ; de l'eau dans un bol à chien qu'elles lapent.

Il y a aussi un sarcophage, réalisé en fer forgé.

Allongée à l'intérieur de cette ferraille puissante, maintenue statique par les poignets et les chevilles, la soumise est recouverte d'un linceul qui, s'il ne permet pas aux visiteurs de la voir, l'autorise à profiter du spectacle qui se déroulera sous ses yeux.

Ainsi assistera-t-elle à d'autres dominations, entendra-t-elle d'autres cris, verra-t-elle d'autres soumises exploser sous les orgasmes répétés. C'est alors, pendant qu'elle subira le supplice de la frustration, qu'elle souffrira de ne pas jouir elle aussi, que j'arriverai avec le Petit L. pour la soulager – peut-être.

Remerciements

Merci à :

Marie : Soumise adorable et adorée. En plus de notre amour, votre plume a fait que ce livre existe.

Ingrid : Soumise, indomptable, « voyouse » d'amour, je ne peux rester indifférent.

Et aussi :

Agnès, Chantal, Cathy, Valérie, Marie-Victoire, Cyrine, Cécile...

Et Katia que je n'oublierai jamais.

Table des matières

Des fantasmes à la réalité — 5

Avertissement au lecteur — 15

I - Gladys	17
II - La Cave	29
III - Une rencontre	41
IV - Un mardi d'octobre (le 5)	57
V - Le bandeau	69
VI - L'amour est aveugle	89
VII - La nuit du Donjon	105
VIII - Week-end à Paris	115
IX - 15 août	147
X - La nuit des trois soumises	183

Épilogue — 195

Remerciements — 203

Du même auteur

Le Sage et la soumise

COLLECTION VERTIGES, TENDANCE ROSE

TABOU ÉDITIONS, MARS 2011

Dans la même collection

Le Foutre de Guerre

Son Excellence Otto

SexReporter

Ange Rebelli

Les Seigneurs

Virgil Auneroy

Priapées

Françoise Rey et Patrick Barriot

Esse

Alexandre Gamberra

Comment je me suis tapé Paris ?

ou l'origine de la misère

Arthur Vernon

Moralopolis

Catherine Marx

La pâle heure sombre de la chair

Julie-Anne de Sée

Correspondance charnelle en gare du désir

Clara Basteh

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE CPI FIRMIN-DIDOT À
MESNIL-SUR-L'ÉSTRÉE, EN NOVEMBRE 2012.

DÉPÔT LÉGAL : 1^{ER} TRIMESTRE 2013

N° D'IMPRESSION :

Patrick Le Sage

Le Journal d'un Maître

Célèbre maître dominateur parisien, Patrick Le Sage vous invite dans son monde en se prêtant au jeu de la confession. Artiste du sexe qui vit de son plaisir, il raconte tout : les soumises, leurs maris et amants, les grands patrons, les notables, les gens de tous bords et de tous les milieux qui visitent son donjon. Il évoque les moments les plus forts de trente années de pratique.

Un témoignage aussi fort qu'*Histoire d'O*, sauf qu'ici le récit est authentique.

Patrick LE SAGE est le maître d'un donjon très particulier, un monde à la sexualité sans tabou, à l'hédonisme presque sans limites. C'est un vrai dominateur qui officie au cœur de Paris, dans les soubassements d'un ancien château du XII^e siècle aménagés pour accueillir les jeux les plus raffinés. Il reçoit des femmes en quête de frissons troubles, de sensations extrêmes. Chez lui, c'est l'éducation anglaise, une étrange forme d'érotisme par procuration, où le maître agit comme un metteur en scène des désirs des soumises et de leurs époux.



9 782363 260031

Tabou

www.tabou-editions.com

ISBN 978-2-36326-003-1

17 €

photo : Bernard (modèle Audrey de Bock)
création : Jean-Marie Doc et MasterTabou